

Sur les ailes des mots

Pierre Samson, *Il était une fois une ville*, Montréal, les Herbes rouges, 1999, 298 p., 19,95 \$.

Aude, *L'homme au complet*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1999, 200 p., 22,95 \$.

Réjane Bougé, *L'année de la baleine*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 490 p., 24,95 \$

Hélène Rioux

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2000). Compte rendu de [Sur les ailes des mots / Pierre Samson, *Il était une fois une ville*, Montréal, les Herbes rouges, 1999, 298 p., 19,95 \$. / Aude, *L'homme au complet*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1999, 200 p., 22,95 \$. / Réjane Bougé, *L'année de la baleine*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 490 p., 24,95 \$]. *Lettres québécoises*, (98), 29–30.

Pierre Samson, *Il était une fois une ville*, Montréal, les Herbes rouges, 1999, 298 p., 19,95 \$.
Aude, *L'homme au complet*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1999, 200 p., 22,95 \$.
Réjane Bougé, *L'année de la baleine*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 490 p., 24,95 \$.

ROMAN
Hélène Rioux

Sur les ailes des mots

Les écrivains voyagent. Leurs livres nous entraînent autour du monde. Pour les besoins de cette chronique — mais aussi, la plupart du temps, pour mon propre plaisir —, j'ai accompagné Pierre Samson dans un Brésil exubérant, à la fois cruel et bon enfant, j'ai suivi Aude au Japon austère, et terminé ce périple, avec Réjane Bougé, en Italie avant de revenir à Montréal.

AU BOUT DU COMPTE, PEU IMPORTE LA VILLE ou le pays où se déroule l'histoire que l'on raconte, un livre ne doit-il pas toujours offrir, tant à l'auteur qu'au lecteur, l'occasion d'un voyage intérieur ?...

Ouro Prêto, Brésil

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ces voyages ne sont pas de tout repos. Prenons *Il était une fois une ville*, le dernier titre de Pierre Samson. Lorsqu'on a lu les deux premiers tomes de sa trilogie brésilienne (et plus particulièrement *Le Messie de Belém*), ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'on aborde ce roman. Au fond de quels abîmes de douleur nous fera-t-il cette fois dégringoler, quels déchirements nous fera-t-il côtoyer ?

Dès les premières pages, l'auteur nous met d'ailleurs en garde : *Aussi, soyez avertis. Prudents. Terrorisés. Vous qui pénétrez dans mon univers, mon corps, mon odeur, ma baine [...] sachez que je referme mon poing sur vous, que j'expurgerai la moindre goutte de sang, le moindre souffle, la plus petite parcelle de la plus petite de vos cellules et que je vous infecterai de mon mal, de mon souffle, de ma vie. Aucune pitié. Aucun remords. Que de l'amour et de la baine. Purs et puants.* (p. 13)

À l'instar du héros, on entre donc à pas feutrés dans l'univers qui nous est proposé.

Roberto do Nascimento, un journaliste de São Paulo, revient à Ouro Prêto, la ville où il a étudié vingt-cinq ans auparavant. Il doit faire une série de reportages sur les attraits touristiques de l'endroit. Étonnamment, cette mission le remplit de terreur et c'est vraiment à son corps défendant qu'il l'a acceptée. Son angoisse est si grande qu'il s'évanouit dès qu'il descend de l'autobus. Mais pourquoi un tel tourment ?

Une tragédie s'est jouée là, on le sait d'entrée de jeu et on en apprendra la nature au fil des pages, par le biais de différents narrateurs : Ramon, un étudiant torturé d'illicites désirs et qui s'attachera comme une ombre aux pas du journaliste; Nescafé, la mémoire même de Roberto — et qui pourrait presque s'appeler Némésis, tellement elle est impitoyable —; et d'autres, plus insolites, fantômes d'un peintre estropié, d'une emmurée vivante, témoins et revenants divers, statues et pierres.

La structure du récit est donc peu conventionnelle. La multiplicité des points de vue pourrait rendre la tâche ardue à qui cherche à compren-

dre les motivations, ou même la raison d'être, de tous les personnages qui s'agitent dans la ville. Pierre Samson possède cependant une telle maîtrise de l'écriture que jamais le lecteur ne se perd dans les dédales de cette histoire désolante.

J'ai parlé de maîtrise. C'est bien sûr essentiel, mais il y a autre chose dans le roman de Pierre Samson, autre chose que j'appellerai banalement la beauté. Beauté de l'écriture. Des évocations, des descriptions. Musicalité, lyrisme. Une touche de dérision, une compassion indéfectible. À la suite de Samson, le lecteur est emporté — et se laisse emporter de bonne grâce — jusqu'au cœur, il s'enfoncé jusqu'au ventre de la ville, il en respire les odeurs fétides ou enivrantes, il en contemple les plaies, en admire les bijoux.

Si l'auteur — ou bien Ouro Prêto — croit que, une fois sa lecture achevée, « le lecteur repose le livre sur ses cuisses avant de le ranger sur un rayon, pour l'oublier au plus vite » (p. 298), il se trompe. Car ce roman, et toute la trilogie d'ailleurs, est de ceux qui nous restent longtemps en mémoire, profondément enracinés.

Tōkyō, Japon

Dans *L'homme au complet*, Aude a, elle aussi, choisi de raconter une histoire par des allers et retours entre le passé et le présent. Ici aussi, il y aura une crise à surmonter et, ici aussi, le secret qui ronge le héros nous sera révélé par bribes.

Lorsque le roman commence, Simon, un homme d'une quarantaine d'années, spécialisé en marketing, qui termine un stage de trois ans dans une grande entreprise de Tōkyō, est au plus mal. Des cauchemars le hantent, il n'arrive plus à dormir, il n'a plus de goût pour rien et en vient à souhaiter la mort, comme une délivrance.

[...] *il a cherché sa carotide du doigt et il y a appuyé la pointe d'une lame acérée jusqu'à ce qu'un peu de sang perle à son cou. C'est ainsi, lui a-t-on dit, que les femmes de samurai se tuaient, pour échapper au désbonheur ou à la capture.* (p. 17)

Tōkyō l'opresse, comme Ouro Prêto oppressait Roberto do Nascimento. Pour des raisons cependant très différentes. Car la tragédie de la vie de Simon n'a rien à voir avec Tōkyō, la ville servant ici de cadre,



Pierre Samson





Des nouveautés au Septentrion



402 pages, Montréal, 29,95 \$

Mayn Lebns Rayze Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal

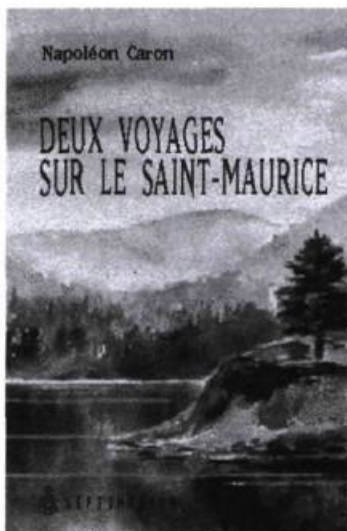
Hirsch Wolofsky, traduit du yiddish par Pierre Ancil

Écrits à la toute fin de sa vie dans un style haut en couleurs, les Mémoires de Hirsch Wolofsky constituent une fresque magistrale de toute la vie juive montréalaise au cours de la première moitié du XX^e siècle, soit au moment où la culture yiddish occupe une place de choix dans la ville.

Deux voyages sur le Saint- Maurice

Napoléon Caron

L'abbé Napoléon Caron nous raconte ses *Deux voyages sur le Saint-Maurice*, dans un beau livre réédité aux éditions du Septentrion. En train, en boggie, en canoë, il rencontre Canadiens, Anglais, Écossais, Américains et Autochtones. Rien n'échappe à son œil émerveillé. La Mauricie, lieu de métissage, terre de brassage ethnique, une région à redécouvrir.

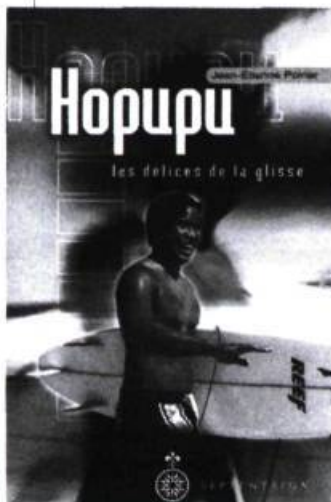


312 pages, Montréal, 21,95 \$

Hopupu Les délices de la glisse

Jean-Étienne Poirier

Le jeune anthropologue aventurier, Jean-Étienne Poirier, entraîne son lecteur dans l'univers euphorisant de la glisse sous toutes ses formes. Il y trouve un équilibre physique et psychique incarné dans l'instant présent mais essentiellement ouvert sur le recommencement. Il est à la poursuite d'une perception spirituelle de l'univers cherchant toujours un lien entre la conscience et la matière. La glisse comme un art de vivre.



186 pages, Montréal, 19,95 \$

ou de tremplin, en quelque sorte, d'où il pourra effectuer cette plongée en lui-même.

On apprendra donc tout par fragments disparates — et pourtant parfaitement cohérents. Ce qui a dérapé avec Chloé, la femme qu'il aimait avant son départ, qu'il aime encore. Ce qui a provoqué le naufrage de son mariage avec Sophie, ce qui a mis fin à l'harmonie qui existait entre lui et sa fille Geneviève. On remontera aux sources, la mère, le père. L'enfance, la source de tous les maux...

Depuis quelques semaines, après que tout contact eut cessé entre lui et Chloé, Simon reçoit sur son ordinateur des extraits d'un récit intitulé *Sous scellés*, et qui racontent l'histoire de Gérard, son père. Un père qu'il ne connaissait guère, un père qu'il n'aimait pas. Un père qui, comme celui de Roberto, a cherché à l'écraser. Un père qui ne lui a parlé de lui que sur son lit de mort, alors que Simon n'écoutait pas.

Tout le roman tourne autour des relations qui se tissent — ou ne se tissent pas — entre pères et enfants. L'absence, l'incompréhension fondamentale, le silence, le mur, le refus, l'impuissance, comme dans le cas de Gérard et de Simon, relation que ce dernier a d'ailleurs reproduite avec sa fille Geneviève. L'impasse, en fait.

D'autres rapports semblent pourtant possibles, ainsi ceux qui unissent Kenji, l'interprète et ange gardien de Simon, et son père Nogami Kenjiro, un potier dont la renommée a franchi les frontières du Japon. Respect mutuel, acceptation de l'autre, discrétion, courtoisie, tolérance, affection sans manifestations intempestives. À leur contact, Simon apprendra beaucoup sur lui-même.

Dans notre littérature, les conflits entre mères et filles occupent une place prépondérante et l'on a moins exploré les rapports pères-enfants. Aude le fait ici avec beaucoup de lucidité, de sensibilité, une attention jamais pesante, une grande délicatesse.

Et le roman coule comme une rivière, de la source jusqu'au fleuve, là où s'accomplira la renaissance.

Florence, Italie – Montréal, Québec

Le troisième voyage, de Montréal à Milan, Florence et Rome, a malheureusement suscité chez la lectrice que je suis des sentiments beaucoup plus mitigés. J'ai parlé plus haut des relations entre mères et filles. C'est de cela que traite *L'année de la baleine*, troisième roman de Réjane Bougé.

La mère, Claire, vient de mourir du cancer. Ses trois filles, Suzanne, anorexique et stérile, Lucie, enceinte et plus indolente, et Lorraine, lesbienne et en apparence la plus équilibrée des trois, réagissent chacune à sa manière.

Lucie mange — ce qui dégoûte Suzanne — et vit calmement sa grossesse. Lorraine file le parfait amour avec Chiara et veut adopter une petite Chinoise. D'Italie, où elle travaille, elle fait parvenir à ses sœurs des lettres apaisantes, qui sont d'ailleurs les passages les plus intéressants du roman. Suzanne est plus affectée que les deux autres. Violente et frustrée, elle déverse son fiel au cours d'interminables monologues intérieurs et rend la terre entière — surtout sa mère décédée — responsable de tous les maux qui l'accablent. Le bobo douloureux, celui qui la fait tant souffrir, c'est d'être sans enfant. La mort de la mère a rouvert la blessure.

Bien sûr, l'auteure cherche à faire ici le tour de la question. Et si elle y parvient, c'est à coups de tant de redondances, avec un souci du détail si maniaque, que le livre finit par nous tomber des mains. Et on a envie de s'écrier, quand des passages s'éternisent : « J'avais compris ! » À vouloir à tout prix tout dire, on risque de se répéter, et M^{me} Bougé n'a pas échappé à ce piège.



Aude

SEPTENTRION

www.septentrion.qc.ca